

Tout d'abord, je tiens à remercier les organisateurs de m'avoir sollicité pour intervenir aujourd'hui. Je me permettrai ainsi de revenir, comme j'y ai été invité, sur l'influence des idées que Danica Seleskovitch a eu, d'une part, sur l'enseignement de la traduction que j'ai reçu lorsque j'étais étudiant à l'ESIT, d'autre part, sur mon activité professionnelle de traducteur et, enfin, sur mon enseignement de la traduction et sur ma recherche.

Pour commencer, il me semble que les études de traduction à l'ESIT ont provoqué chez moi, de même que chez de nombreux autres étudiants, ce que l'on pourrait appeler un déblocage par rapport aux exercices universitaires de la version et du thème auxquels nous étions habitués. C'est désormais presque devenu une sorte de leitmotiv, repris par Daniel Gouadec en particulier, lorsqu'il affirme que les étudiants doivent d'abord se « désintoxiquer » de « la traduction pratiquée dans le contexte scolaire et universitaire » avant d'aborder la « traduction professionnelle »¹. Danica Seleskovitch a très tôt analysé ce hiatus entre la traduction à visée pédagogique et son activité professionnelle d'interprète².

Or, ce hiatus touche sans doute au cœur de la théorie interprétative, c'est-à-dire à la dissociation entre les langues qui permet, au-delà de leur comparaison, d'accéder à la déverbalisation. Danica Seleskovitch explique en effet que son hypothèse pour rendre compte du processus de traduction est au fond très simple : il s'agit d'introduire un nouvel élément (la déverbalisation) entre les deux temps du schéma classique de la traduction (langue de départ et langue d'arrivée)³. Comme le rappelle Jean-René Ladmiral, il s'agit là d'« une expérience tout à fait excitante »⁴, de l'un des grands plaisirs que réserve la traduction.

Aujourd'hui, a posteriori, je me demande si cette trouvaille de Danica Seleskovitch ne lui venait peut-être pas seulement de son expérience d'interprète, mais aussi de la manière dont elle avait appris les langues étrangères. Comme le rappelle Anne-Marie Widlund-Fantini dans la biographie qu'elle lui consacre, Danica Seleskovitch a été élevée entre la France et

¹ Daniel Gouadec, *Profession : traducteur*, La Maison du Dictionnaire, Paris, 2009, p. 259.

² Voir par exemple Danica Seleskovitch, *L'interprète dans les conférences internationales*, Lettres Modernes Minard, Paris, 1968, p. 132.

³ Voir Danica Seleskovitch, « De l'expérience aux concepts » (1976) repris dans Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, *Interpréter pour traduire*, Les Belles Lettres, Paris, 2014, p. 88.

⁴ Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction*, Les Belles Lettres, Paris, 2015, p. 95.

l'Allemagne et a passé la Deuxième Guerre mondiale en Yougoslavie⁵. Son rapport aux langues étrangères – comme pour beaucoup de personnes ayant grandi entre plusieurs langues et plusieurs pays – a sans doute ainsi été marqué dès le départ par la nécessité d'appréhender immédiatement le sens pour pouvoir communiquer efficacement. L'une des sources de la notion de « déverbalisation » et, plus largement, de la théorie interprétative, réside peut-être aussi dans cette expérience. Autrement dit, ayant appris ses premières langues dans un tel contexte multilingue, la comparaison entre les langues lui serait naturellement apparue comme un « faux problème » pour reprendre une formulation de Marianne Lederer⁶.

Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que l'approche de Danica Seleskovitch est aussi le fruit de son travail d'interprète de conférence. Comme on le sait, il n'était pas prévu au départ que la théorie interprétative soit appliquée à la traduction écrite. Il revient ainsi à Jean Delisle d'avoir complété par une dernière étape (« l'analyse justificative ») le schéma proposé par Danica Seleskovitch pour l'adapter à la traduction⁷. Dans mon travail de traducteur professionnel, il m'est vite apparu que la pratique de la traduction bénéficiait des principes de l'interprétation extraits par Danica Seleskovitch de sa pratique. À plusieurs niveaux sans doute, mais en tout cas certainement pour parvenir à un bon rythme de travail et pour gagner en productivité. Du fait qu'ils travaillent à l'oral, les interprètes de conférence sont bien sûr davantage sensibles au danger des ruptures de cadence de même qu'au risque du psittacisme, et Danica Seleskovitch a ainsi pu indirectement faire bénéficier les traducteurs de cette expérience.

Toutefois, j'ai aussi vite été convaincu que la traduction, par l'extériorité qu'elle implique en passant par l'écriture et non par la parole, ne pouvait être entièrement assimilée à l'interprétation et que la spécificité de la traduction écrite, dans ce cadre, pouvait encore être explicitée. Les transformations contemporaines du métier, qui commençaient à se faire sentir lors de mon passage à l'ÉSIT, n'étaient sans doute pas étrangères à ce sentiment dans la mesure où les bouleversements actuels permettent de constater combien les outils interfèrent dans le processus cognitif de la traduction, en particulier les mémoires de traduction et

⁵ Voir Anne-Marie Widlund-Fantini, *Danica Seleskovitch. Interprète et témoin du XX^e siècle*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2007.

⁶ Marianne Lederer, « Transcoder ou réexprimer ? » (1973) repris dans Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, *Interpréter pour traduire*, Les Belles Lettres, Paris, 2014, p. 88.

⁷ Jean Delisle, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction. Initiation à la traduction française de textes pragmatiques. Théorie et pratique*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1980, p. 82-86.

désormais la traduction automatique. La perspective de Danica Seleskovitch m'a semblé ainsi pouvoir être utilement complétée non seulement par les travaux de Jean Delisle, mais aussi par ceux de Nicolas Froeliger qui évoque les noces de l'analogique et du numérique⁸.

Aujourd'hui, en tant qu'enseignant-chercheur, outre le principe de la déverbalisation que j'ai évoqué et dont il me semble fondamental qu'il soit acquis dans une formation à la traduction professionnelle, je cherche aussi à transmettre aux étudiants l'idée que la traduction est un exercice d'intelligence et non seulement un exercice mettant en jeu des savoirs, que ceux-ci soient linguistiques ou extralinguistiques. Danica Seleskovitch insiste sur le fait que la compréhension implique une intelligence du discours auquel seul le sens permet d'accéder et cela me semble tout à fait crucial.

Par ailleurs, l'exemple de Danica Seleskovitch permet de montrer combien un travail de recherche peut se fonder sur un savoir-faire et sur des intuitions. Comme l'ont fait remarquer Fortunato Israël ou Colette Laplace, le travail de thèse de Danica Seleskovitch a été conçu « hors des sentiers universitaires classiques »⁹, sur la base de son expérience d'interprète de conférence et de ses intuitions concernant les relations entre pensée et langage ainsi que sur des lectures que l'on pourrait qualifier de « buissonnières », c'est-à-dire pas toujours systématiques¹⁰. Les expériences empiriques ont permis ensuite de valider les intuitions et les hypothèses, mais la nouveauté de la théorie interprétative paraît indissociable d'une certaine liberté ancrée dans l'expérience professionnelle.

Pour conclure, je souhaiterais ajouter que cette liberté, qui se nourrit de l'expérience professionnelle, a conduit aussi Danica Seleskovitch à faire preuve d'ouverture face aux évolutions du monde et des techniques qu'elle a réfléchies dans ses écrits. Dans le cadre de ma recherche, je me suis ainsi aperçu que l'analogie entre la traduction automatique et la photographie, qui m'était apparue comme très productive, avait été employée par Danica

⁸ Nicolas Froeliger, *Les noces de l'analogique et du numérique*, Les Belles Lettres, Paris, 2013.

⁹ Fortunato Israël, « Une théorie en mouvement. Bilan (provisoire) des acquis de la Théorie Interprétative de la traduction », dans *La Théorie interprétative de la traduction. Tome 1 : Genèse et développement*, Lettres Modernes Minard, Caen, 2005, p. 79.

¹⁰ Voir Colette Laplace, « La genèse de la Théorie Interprétative de la Traduction », dans *La Théorie interprétative de la traduction. Tome 1 : Genèse et développement*, Lettres Modernes Minard, Caen, 2005, p. 25.

Seleskovitch dès 1968¹¹. Cette analogie témoigne, me semble-t-il, de l'attention qui était la sienne à l'égard de l'évolution de nos métiers.

¹¹ Danica Seleskovitch, *L'interprète dans les conférences internationales*, Lettres Modernes Minard, Paris, 1968, p. 52.